





Introduction

*« Notre corps est notre jardin, et notre volonté en est le jardinier.
Voulons-nous y cultiver des orties ou y semer la laitue,
y planter l'hysope et en sarcler le thym,
le garnir d'une seule espèce d'herbe ou d'un choix varié,
le stériliser par la paresse ou l'engraisser par l'industrie ? »*
William Shakespeare

Le jardin est le réceptacle de plantes d'origines géographiques multiples, aux besoins climatiques divers, aux cycles biologiques variés. Qu'elles soient spontanées ou introduites, transformées, améliorées, elles vivent dans deux univers : le sol, où elles puisent leur nourriture, et l'atmosphère, où elles trouvent l'énergie nécessaire pour produire les chaînes complexes à la constitution de la matière. Les jardins sont également le reflet des civilisations, de leur perception du monde et du rapport de l'homme à la nature.

Le plaisir des sens que nous offre le jardin naît de son aptitude à nous surprendre sans que nous puissions toujours comprendre la complexité de ce qui se passe dans ce monde vivant où végétaux, animaux, minéraux, climat interagissent. Sur les jardins, des centaines de titres existent déjà, donnant des explications, conseillant des techniques afin de maîtriser un peu mieux ce vaste monde. Alors tout n'a-t-il pas déjà été dit et écrit ? Mais ces mots de « jardin », de « plante » ne sont pas si simples à définir, ils ne sont pas toujours associés de la même manière, n'ont pas de représentation, de signification universelle. Au jardin, est-ce la nature ou l'homme qui dirige ?

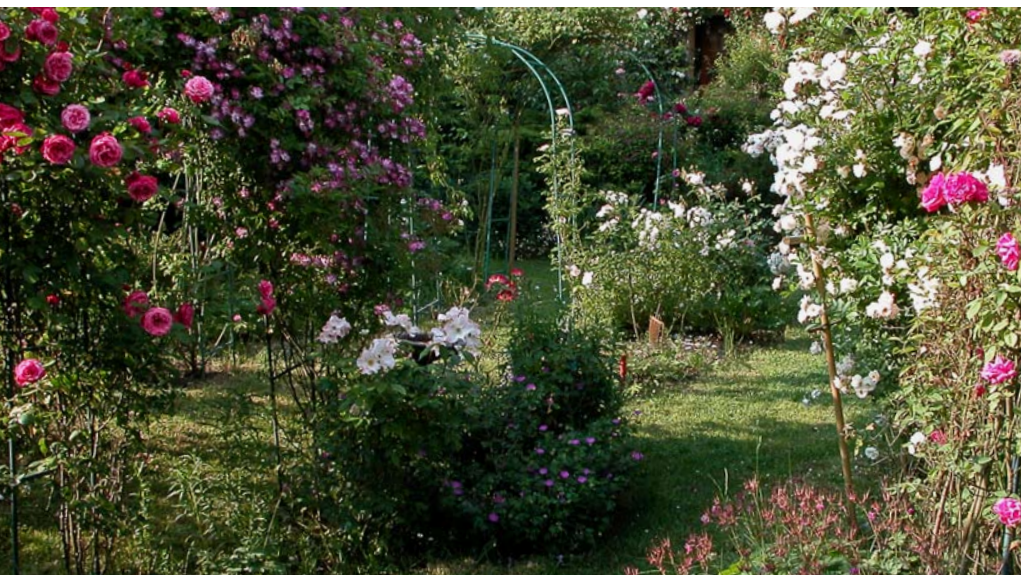
Cette question globale guide la trame de ce livre, qui joue le jeu des questions-réponses, en partant du principe qu'apporter des informations sur les besoins biologiques des plantes aide à mieux « piloter » celles-ci.

Dans cet esprit, l'approche du jardin est ici volontairement transversale, associant botanique, biologie, écologie, sociologie, histoire et savoir-faire. Ce décloisonnement des points de vue permet de couvrir un champ étendu de problématiques. Afin de réduire le foisonnement des sujets, 90 questions ont été réparties en quatre grands thèmes : Penser les jardins/classer les plantes, Connaître le fonctionnement des plantes de jardin, Quelques bonnes pratiques du jardinier, Perspective et enjeux du jardin.

Les questions abordées dans l'ouvrage n'ont pas obligatoirement des réponses exhaustives, mais du moins les informations fournies permettent-elles petit à petit d'entrer en symbiose avec le monde vivant, de percer quelques mystères de la vie du sol, des plantes, du jardin comme écosystème et partie d'un écosystème plus vaste.

En espérant que le ton de ces réponses donnera tort à Alphonse Karr quand, dans *Voyage autour de mon jardin*, il écrivait « Voyez un savant entrer dans une riante prairie ou dans un jardin parfumé, et écoutez-le ; vous prendrez le jardin ou la prairie en horreur. »

Apprenons à écouter le silence de la vie du jardin. Connaissance et poésie ne sont pas obligatoirement incompatibles, comprendre n'exclut ni le rêve, ni le bonheur de faire son jardin.





**Penser
les jardins,**

**classer
les plantes**

1 Existe-t-il une définition universelle du jardin ?

Dans de très nombreuses mythologies, le jardin naît de la séparation du Ciel et de la Terre, il existe au début de la Création, que ce soit dans la Bible, dans les mythologies assyriennes ou dans la pensée taoïste extrême-orientale. Le végétal, seul être vivant puisant sa vie à la fois dans le monde souterrain par ses racines et dans celui de la lumière par ses feuilles et branches, n'est pas perçu de façon unique par tous les peuples. Si on rencontre des jardins dans presque toutes les régions du monde, il ne peut exister de définition universelle du jardin. Mais un jardin est pratiquement toujours clos, pour échapper aux animaux errants, et les plantes qui y sont présentées ont été réunies par une volonté humaine.

Le mot jardin vient de l'expression en bas latin (III^e-VI^e siècle) *hortus gardinus* qui désignait un lieu clos cultivé. Seul le mot *gardinus* – la clôture – fut conservé et a donné *gardin* en vieux français pour devenir « jardin » en français moderne, *garden* en anglais, *garten* en allemand. Le jardin est donc par nature

un lieu protégé, entouré de murs, de fossés ou de haies dont la terre a été préparée pour y recevoir des plantes choisies pour leur intérêt alimentaire, médicinal ou esthétique. Depuis quelques décennies, certains modes d'aménagement urbain privilégient, autour de pavillons, des jardins qui ne sont pas physiquement clos. Mais une ligne immatérielle les sépare entre eux, et du domaine public : pour entrer ou sortir d'un jardin, il faut franchir un seuil, réel ou symbolique.

En fonction des plantes cultivées, le jardin sera qualifié de jardin fruitier, potager, fleuriste, légumier, de pépinière, etc. Pour les jardins d'agrément, d'autres qualificatifs spécifieront les styles de leur composition : jardin à la française, à l'anglaise, paysager, romantique, chinois, japonais... Dans tous les cas, l'objectif est de produire ou de présenter quelque chose de différent de ce que la nature propose spontanément, et ce, grâce à des techniques et des suivis plus ou moins minutieux. Le jardin n'a d'existence que par le travail des hommes ou des femmes qui le cultivent, le parent, le font évoluer.

2 Assembler des plantes suffit-il à composer un jardin ?

De même qu'on ne peut dénommer jardin tout lieu clos avec un ou plusieurs arbres ou des vasques fleuries – la cour plantée de l'école –, un lieu clos dont la surface est entièrement recouverte de végétation (par exemple une friche, un terrain urbain laissé à l'abandon)

Sous l'égide de la rose, une terrasse dallée pour accueillir les repas auprès des rosiers arbustes.



ne constitue pas un jardin. Mais celui du cloître, très sobre avec un simple tapis herbacé et quelques bordures de buis taillés, en est bien un, malgré son minimalisme quant au choix des végétaux. C'est aussi le cas de certains jardins traditionnels chinois et japonais qui privilégient le minéral.

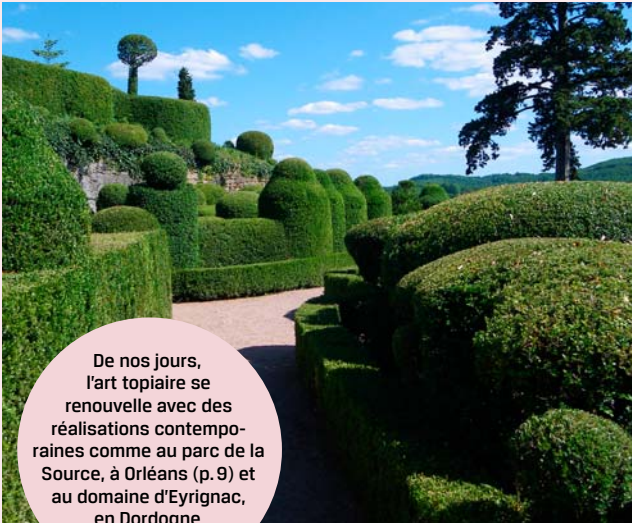
Quelle que soit la taille des végétaux au moment de leur plantation, il faut attendre avant de voir le jardin accéder à sa dynamique propre. La majorité des professionnels estime que deux années de végétation sont nécessaires pour savoir si arbres, arbrisseaux, arbustes vont réellement s'épanouir dans leur nouvel environnement et apporter les couleurs, formes et silhouettes recherchées. En quatre ou cinq ans, une tonnelle se trouvera recouverte par la glycine ou le rosier grimpant. Mais, une fois installée, la plante poursuit sa croissance, il faut tailler de temps à autre – une fois tous les deux à trois ans – pour réguler les débordements et permettre l'émission de jeunes rameaux, tout en gardant la tonnelle bien garnie.

Combien de temps pour obtenir un jardin satisfaisant ?

Bataille navale, chasse avec meute et chevaux, nom du propriétaire, tout cela taillé dans des buis ou d'autres végétaux à feuillage persistant, voilà l'une des dérives mégalomaniaques de l'art topiaire chez les Romains du I^{er} siècle de notre ère.

Cet art (du latin *topia*, « jardin de fantaisie ») remonte à la Rome antique et consiste à tailler des arbres, arbustes ou arbrisseaux pour faire des sculptures de forme géométrique ou figurer des scènes. En 1459, la description d'une villa florentine indique que l'on trouve dans ses jardins des galères, des temples, des hommes, des femmes, des dragons sous la forme d'arbustes taillés. Cela signifie que ce savoir-faire s'est transmis de siècle en siècle. Cependant, cette technique de taille n'est pas à assimiler aux parterres de broderie du XVI^e siècle et des siècles suivants. Ni même aux *niwaki*, arbres taillés nippons.

L'art topiaire



De nos jours, l'art topiaire se renouvelle avec des réalisations contemporaines comme au parc de la Source, à Orléans (p. 9) et au domaine d'Eyrignac, en Dordogne (ci-contre).

Dans l'art occidental des jardins, selon les époques et les styles, la statuaire, les rotondes, les pavillons, les ruines, les grottes et enrochements artificiels, les terrasses, les allées et cheminements pavés, dallés ou sablés, les vasques et vases, etc., montrent que l'architecture et le minéral ont également leur place. L'eau est l'autre élément vivant souvent associé au jardin, sous des formes multiples depuis les bassins miroirs jusqu'aux cascades bruyantes en passant par les étangs et leurs abords humides.

3 Le jardin est-il l'apanage de l'homme ?

Depuis quelques décennies, les frontières anciennement admises entre l'homme et l'animal ont été remises en cause dans des domaines divers. Il n'est donc pas absurde de se demander si, dans le monde des êtres vivants, *Homo sapiens* est bien le seul à cultiver son jardin. D'autres animaux ont-ils mis au point des techniques qui pourraient être assimilées à du jardinage ? Certaines espèces de fourmis, les myrmécophiles, vivent en symbiose avec les plantes, dans un système de services mutuels, et d'autres exemples sont fournis par les communautés des genres *Atta* et *Acromyrmex* en Amérique. Appelées fourmis « coupe-feuilles » ou « champignonnistes », elles découpent les feuilles des arbres, non pour les manger, mais pour les stocker dans des chambres de culture afin de permettre la croissance du champignon nécessaire à la nourriture de la colonie. Ces colonies pouvant atteindre plusieurs millions d'individus, leur action défoliatrice peut grandement nuire à la végétation locale qui leur sert de garde-manger. Mais à vouloir comparer ces lieux de production avec ceux des hommes on tombe vite dans l'anthropomorphisme.

4 Toutes les civilisations ont-elles un art des jardins ?

Défini comme lieu clos cultivé, le jardin ne peut avoir d'existence que si les peuples ou les tribus possèdent une certaine stabilité géographique ou des points d'ancrage permanent ou semi-permanent. C'est pourquoi, d'une façon générale, les peuples nomades des steppes, toundras et déserts chauds ou

froids n'ont *a priori* pas de jardin et n'en ont pas besoin, se nourrissant des plantes récoltées au fur et à mesure de leurs pérégrinations, du lait et de la viande de leurs animaux, de l'échange avec les tribus sédentaires et, encore aujourd'hui, du commerce.

Il en est de même de bien des peuples des forêts équatoriales qui vivent de chasse et de cueillette. Cela n'exclut pas des possibilités d'introduction et d'acceptation de plantes extérieures plus nourricières, plantées çà et là non loin du village dans la forêt. Ainsi, chez certaines tribus de Pygmées de la forêt camerounaise, l'arbre à pain, originaire de Nouvelle-Guinée, sert de complément alimentaire.

Dans les sociétés sédentaires et de régime politique stable, une partie des membres de cette société dispose de temps, de loisirs, qu'elle peut consacrer à goûter au jardin les charmes de la création, du plaisir des sens, du calme et de la sérénité. Il semble que toutes les civilisations de l'écriture aient eu, à un moment donné, un art des jardins, plus ou moins raffiné, qui a perduré au cours des siècles. Ainsi en est-il de la civilisation occidentale depuis l'époque romaine, mais aussi des civilisations ottomane, perse, berbéro-mauresque, chinoise, japonaise, moghole. Il est à noter que toutes sont localisées sur le continent euro-asiatique. Par contre, aucun art des jardins chez les peuples subsahariens, ni des Amériques et d'Australasie n'a été mentionné historiquement.

5 De quand datent les plus vieux jardins du monde ?

Les premiers jardins ont sans doute été créés en même temps que les plantes et animaux ont été domestiqués par l'homme, il y a plus de quinze mille ans. Afin d'éviter les destructions par les animaux, ces premiers lieux de culture étaient déjà clos. Les modes de culture et d'élevage, assez primitifs, vont durer plusieurs millénaires.

Les premières véritables sociétés agraires se développent en Arménie il y a plus de quatre mille ans afin de répondre aux besoins d'une population sédentaire de plus en plus importante et d'une société avec une spécialisation croissante des métiers. Les paysans cultivent les plantes majeures et indispensables à la vie du groupe (céréales, tubercules) sur des

superficielles de plus en plus grandes, de plus en plus éloignées des centres habités. En contrepartie de ce développement, plus grande sera la difficulté à protéger les récoltes.

Il y a très peu de traces de l'existence de ces premiers jardins ; seules les recherches archéologiques permettent progressivement de découvrir la multiplicité des lieux cultivés qui ont pu exister sous de nombreuses latitudes. Il est vraisemblable que certaines civilisations du continent américain, parmi lesquelles les Aztèques, aient eu des jardins de production depuis des millénaires. En effet, les cultures de légumes, de fruits, dont l'ananas, étaient très développées, bien organisées au moment de la conquête espagnole au ^{xv}^e siècle. Mais, les jardins de production n'appartenant pas à la sphère des symboles du pouvoir, ils ne sont pas décrits, ni représentés. Seuls les jardins d'apparat ont droit à une description ou à une mention. Encore faut-il que les peuples possèdent un mode d'écriture, de dessin, et que ces documents nous soient parvenus.

En Europe et en Asie mineure, les plus anciens modèles de jardins que nous connaissons ont été construits par les divers peuples installés vers mille ans avant l'ère chrétienne dans les plaines du Tigre et de l'Euphrate. Les jardins de Babylone et de Ninive sont décrits dès le ^{vi}^e siècle avant J.-C. Les Sumériens, les Assyriens, les Égyptiens, les Perses puis les Romains eurent des jardins d'agrément dans lesquels l'eau des canaux d'irrigation, des dallages, une statuaire ainsi que des oiseaux et quelques animaux domestiqués, souvent exotiques, se mêlaient aux plantes.

Potagers, arbres fruitiers et vigne, bas-relief égyptien datant du ^{vii}^e siècle av. J.-C.



6 Le jardin d'Eden était-il le premier de tous ?

Le jardin d'Eden, ou Jardin des délices, est le premier jardin mentionné dans la Bible, dès les premiers chapitres du livre de la Genèse. Dans la première rédaction du *Roman de la Rose* (1225-1230), Guillaume de Lorris décrit le jardin d'Eden comme un lieu de délices, ceint de murs, de forme carrée – espace temporel –, avec des arbres sans fruits, et au centre une fontaine surplombée d'un pin. Jean de Meung, le second auteur (1269-1278), le dépeint comme un lieu clos mais de forme ronde – espace céleste –, à la senteur délicieuse, où paissent des brebis. Les arbres fruitiers portent des fruits et un olivier surplombe la fontaine centrale.

Même si Linné, en 1750 dans sa *Philosophie botanique*, écrit « Dans un Jardin de Botanique qu'on appelle un Paradis... », le jardin d'Eden n'a pas de réalité physique. Il est une représentation religieuse des mondes terrestre et céleste, une construction mentale que l'on retrouve dans d'autres spiritualités comme, chez les Grecs anciens, le jardin des Hespérides. Le jardin d'Eden n'est ni un jardin de travail, ni un jardin qui puisse donner la vie : il n'est pas temporel. Par leur exclusion de ce lieu, l'homme et la femme trouvent leur libre arbitre, mettent en route le temps, ouvrent les portes de la connaissance, celles de la fécondité.

Chaque groupe humain a créé son espace jardiné selon les conditions de mise en œuvre de divers paramètres. Pour des raisons d'organisation des planches et plates-bandes, les formes géométriques simples proches du carré ou du rectangle sont dominantes. Cette forme se retrouve dans les jardins traditionnels quadrangulaires des Mélanésiens ou dans le jardin créole, résultat du mélange des jardins amérindiens, africains et du potager européen.

Dans des régions aussi éloignées que la Scandinavie et l'Afrique australe, on rencontre des formes circulaires ; dans ce cas, le jardin porte souvent une signification complémentaire, à caractère rituel ou religieux. Mais, dans toutes les civilisations, à toutes les époques, l'art des jardins est un art de l'éphémère et chaque jardin qui nous est parvenu est un palimpseste.

Quant à la superficie d'un jardin, de multiples facteurs la déterminent : le climat et le déroulement des saisons, les règles communautaires d'organisation, le temps à lui consacrer, la maîtrise de l'eau, les plantes choisies, les techniques et outils employés, etc.

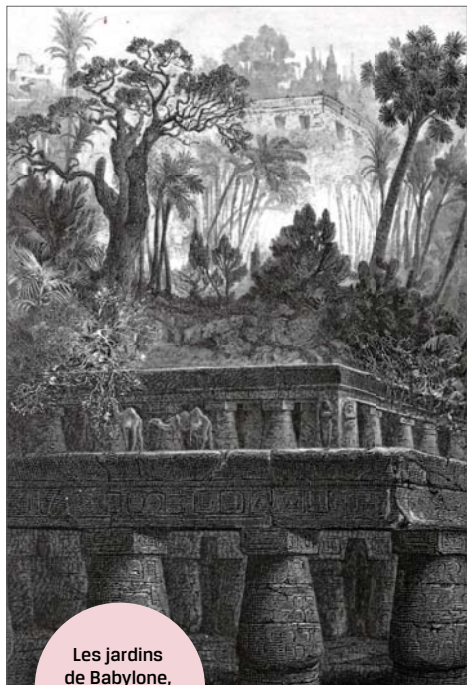
Les formes
et dimensions
des jardins

7 À quoi étaient suspendus les jardins de Babylone ?

Parmi les sept merveilles du monde, liste sans doute établie vers le III^e siècle avant l'ère chrétienne, figurent en deuxième place les jardins suspendus de Babylone. Ils auraient été construits au VI^e siècle avant J.-C. par le roi Nabuchodonosor II pour rappeler à son épouse Amity, princesse médique, les paysages et la végétation de son pays d'origine, au nord-ouest de l'actuel Iran.

Les jardins étaient constitués de plusieurs étages de terrasses dont la plus haute dominait la ville d'une vingtaine de mètres. Elles étaient construites au-dessus de salles voûtées

soutenues par des piliers en brique. L'eau puisée dans l'Euphrate était montée par un système ingénieux, qui sera ultérieurement appelé vis d'Archimède. De loin, dans cette région sans relief, la végétation semblait sortir de nulle part, en suspens au-dessus du sol. Certains textes décrivent la première terrasse plantée de grands arbres comme des platanes, palmiers-dattiers, pins, cèdres ; la deuxième, plus haute, recevait quelques genévriers mais surtout de nombreux arbres fruitiers. Enfin, la terrasse supérieure était essentiellement réservée aux fleurs, avec des anémones, tulipes, lis, iris et une collection de rosiers.



Les jardins de Babylone, gravure d'Arthur Mangin, 1867.

Mais seuls trois auteurs antiques, Diodore de Sicile, Strabon et Quinte-Curce, qui ne se rendirent jamais à Babylone, dépeignent ces jardins. Quant aux écrivains grecs qui visitèrent Babylone – Hérodote, Ctésias de Cnide et Xénophon d'Athènes –, ils ne les mentionnent pas. Par ailleurs, aucun texte babylonien ne les évoque et aucune trace

archéologique de leur existence n'a été mise au jour sur le site de Babylone. Or, au ^{vii}e siècle avant notre ère, le roi assyrien Senmachérîb fait construire à Ninive (Mésopotamie) d'immenses jardins, et les tablettes d'argile retrouvées parlent des jardins, de la vis d'Archimède pour amener l'eau sur les terrasses. Un bas-relief montre même l'un de ces jardins. Voilà pourquoi, pour la majorité des archéologues contemporains, ces jardins auraient été construits, à la même période, à Ninive et non à Babylone !

8 Jardins utilitaires ou jardins d'agrément ?

La différenciation entre le jardin utilitaire et celui d'agrément remonte à plusieurs millénaires, que ce soit en Asie mineure ou en Chine. Mais l'existence de ces derniers n'a pas été continue au cours des siècles. En Europe occidentale, si les Romains possèdent des jardins d'agrément ou des patios aux murs desquels sont peints des paysages, la chute de l'Empire romain va profondément modifier les modes de vie en Europe occidentale et les jardins d'agrément vont disparaître pendant cinq siècles, ainsi que certains savoir-faire, comme la culture des fleurs.

L'Espagne développe un art des jardins singulier, résultat de la présence maure sur son territoire durant près de sept siècles (^{viii}e siècle-1492). En dehors de ce phénomène particulier, en Europe, jusque vers l'an mil, deux autres genres de jardins existent – indépendamment des jardins de production légumière, qui restent une nécessité et sont nombreux autour des villes et bourgs. Il s'agit du jardin de plantes médicinales et du verger, ce dernier étant également, dans les monastères, le cimetière des moines. Après l'an mil, la fleur, christianisée, est à nouveau acceptée par le clergé, et naissent alors des jardins bouquetiers, ou jardins fleuristes. Progressivement, de petits jardins dits de plaisir, clos d'une palissade, d'une haie ou d'un mur, apparaissent autour des châteaux et dans les monastères. On y cultive des fleurs pour la confection de bouquets décorant les églises et les salles de réception.

Il faut attendre la Renaissance italienne du ^{xv}e siècle pour qu'un véritable art des jardins européen émerge, avec ses règles et codes de mise en valeur de l'espace. Ce jardin de plaisirs ne se rencontre que chez les aristocrates et grands

bourgeois, dans leurs demeures à la campagne ou leurs résidences urbaines. Au cours du XIX^e siècle, le jardin d'agrément va progressivement se « démocratiser » et devenir de plus en plus répandu.

Les « simples » sont les plantes qui peuvent atténuer, prévenir voire guérir certains maux ou maladies. C'est dans ces jardins spécialisés que, dès le début du Moyen Âge, les apothicaires cultivent et récoltent les plantes médicinales nécessaires à la préparation de tisanes et potions.

Le jardin de simples

À Bois-Richeux (Eure-et-Loir), reconstitution d'un jardin médiéval dont le choix des végétaux s'est effectué à partir du capitulaire *De Villis* de Charlemagne (IX^e siècle) et du cartulaire de Notre-Dame-de-Chartres (XIII^e siècle).



9 Qu'est-ce qu'un jardin ouvrier ? Un jardin familial ? Un jardin partagé ?

Les jardins ouvriers naissent avec la Révolution industrielle, d'abord en Angleterre dès 1819, puis vers 1830, en Allemagne dans la région de Kiel. Ces « champs des pauvres » ou « jardins des pauvres », ainsi qu'ils étaient dénommés, voient le jour en France dans les années 1850, dans les Ardennes. Jules-Auguste Lemire (1853-1928), ecclésiastique et homme politique, est à l'origine du développement de jardins qu'il nommera « jardins ouvriers ». En 1896, il fonde la Ligue française du coin de terre et du foyer, devenue la Fédération des jardins familiaux et collectifs. Les objectifs de cette mise à disposition de parcelles à des familles ouvrières sont multiples : améliorer les conditions de vie par une autosuffisance alimentaire grâce à la production de légumes, permettre un loisir « sain », être un élément de

structuration familiale. Au fil du temps, des populations autres qu'ouvrières demandent l'attribution de parcelles de culture et les jardins prennent le nom de « jardins familiaux », nom retenu par la loi de 1952 sur leur codification.

En 2003, le Sénat examine une proposition de loi qui tend à définir les divers types de « jardins collectifs » en faisant référence aux jardins familiaux, aux jardins d'insertion et aux jardins partagés. Les jardins familiaux sont attribués à des particuliers qui pratiquent le jardinage pour leurs propres besoins et ceux de leur famille, à l'exclusion de tout usage commercial. Les jardins d'insertion ont pour objet de favoriser la réinsertion de personnes en difficultés sociales.

Quant aux jardins partagés, les premiers jardins

collectifs urbains sont nés à New York, dans le Lower East Side (Manhattan), au début des années 1970, sous le nom de *community gardens*. L'objectif, par la reconquête de friches urbaines et le travail collectif bénévole, était de donner une autre image au quartier et de renouer des relations entre les communautés.

En France, ces jardins se sont développés surtout à Paris et dans les grandes villes au cours de la dernière décennie. Créés ou animés collectivement, ces lieux accessibles au public ont pour objet de développer des liens sociaux de proximité ; ils concernent des personnes pouvant y venir à pied. Fondés sur des valeurs de partage et de solidarité entre générations et cultures différentes, ces jardins n'ont de sens que s'ils répondent à une attente des habitants d'un quartier. Des activités sociales, culturelles ou éducatives sont également possibles. La proposition de loi du Sénat indiquait notamment que ces jardins collectifs « contribuent à la sauvegarde de la biodiversité des plantes cultivées, fruits, légumes, fleurs, en favorisant leur connaissance, leur culture, leur échange non lucratif entre jardiniers ».



**Jardins ouvriers
en Touraine.**